

Théâtre, politique et engagement social

Par François Archambault

J'aimerais vous raconter l'histoire entourant la genèse de la pièce *Pétrole* qui a été présentée à la Compagnie Duceppe dans une mise en scène d'Édith Patenaude, en avril 2022. Je vais vous raconter comment l'idée d'écrire ce texte qui aborde la problématique des changements climatiques a fait son chemin dans ma tête et comment le projet a évolué au gré de mes recherches et réflexions. Je vous invite donc à parcourir avec moi les défis auxquels j'ai fait face en abordant ce sujet, qui est un peu un casse-tête, un peu casse-cou, aussi.

J'ai été invité à écrire la pièce dans le cadre d'une résidence d'écriture pour la compagnie Jean Duceppe. Ça coïncidait avec un changement de direction à la tête du théâtre. Il n'y avait jamais eu d'auteurs en résidence chez Duceppe auparavant. Un des premiers gestes que Jean-Simon Traversy et David Laurin ont choisi de poser quand ils sont entrés en fonction, c'est de remédier à la situation. Ils se disaient que ça serait intéressant d'offrir à des auteurs et autrices d'ici la chance d'écrire pour ce grand plateau. Il faut dire qu'au Québec, on a rarement l'occasion comme dramaturge de pouvoir écrire pour ce genre de plateau. Souvent, nous sommes appelés à travailler dans des théâtres aux salles plus intimistes, avec comme contrainte, d'écrire pour quatre ou six comédiens environ, alors c'est un réel privilège de disposer d'un grand plateau et d'avoir la possibilité d'écrire un texte qui sera porté par une douzaine de comédiens. Ça ouvre les possibilités et ça change complètement la façon d'aborder l'écriture. Alors, quand Jean-Simon et David m'ont invité à écrire un texte qui serait joué sur la grande scène de chez Duceppe, je ne pouvais pas refuser.

En devenant le premier auteur en résidence chez Duceppe, j'ai été un témoin privilégié des réflexions de Jean-Simon et David sur la manière de faire bouger ce gros navire que représentait alors la compagnie Duceppe et qui était, depuis plusieurs années, ancré dans ses vieilles habitudes. On s'est rencontrés tous les trois, pendant huit mois, environ une fois par mois, et nous échangeons des idées; ils me demandaient quelles étaient mes préoccupations, de quoi j'avais envie de parler, et eux me partageaient leur vision de la compagnie et m'expliquaient le genre de projets qu'ils souhaitaient mettre de l'avant au cours de leur mandat à la direction. C'était un échange ouvert et enrichissant où on essayait de voir ce qui serait intéressant de proposer sur la scène de ce théâtre.

Mettre en scène le changement à l'ère de l'urgence climatique

À chacune de nos rencontres, on finissait par parler des difficultés qu'ils rencontraient dans leur volonté de changer les habitudes de travail à l'intérieur de la compagnie. Je ne sais pas si c'est ce qui m'a influencé, mais, au gré de nos discussions, le changement est devenu la grande thématique qui s'est imposée et que j'ai eu envie de développer pour le projet que j'allais écrire. J'avais l'exemple de deux jeunes hommes brillants et vifs, qui se retrouvaient à la barre d'un grand théâtre et qui tentaient de changer les choses de l'intérieur, mais qui rencontraient de la résistance. C'est quelque chose qui m'a toujours fasciné, cette question de savoir si c'est possible de changer les choses de l'intérieur ou non. Ça me ramenait à

des réflexions que j'ai pu avoir au sujet de Justin Trudeau, qui est arrivé au pouvoir en promettant de faire des changements dans le domaine de l'écologie, et qui tenait de beaux discours quand il était à l'étranger, alors que sur le terrain, on constatait que les résultats n'étaient pas au rendez-vous et qu'il avait les mains liées par le lobby des sociétés pétrolières et le gouvernement de l'Alberta. Même chose pour Steven Guilbeault.

Le thème des changements climatiques m'est alors apparu comme une évidence. C'était, depuis un moment déjà, une préoccupation grandissante. La lecture des nouvelles dans le journal abordant la question du climat générait en moi une boule d'angoisse. J'ai, malgré tout, commencé à me documenter davantage et à lire de plus en plus sur le sujet, pour prendre la réelle mesure, notamment à la lecture des rapports du GIEC, de l'état d'urgence dans lequel nous étions, de l'inaction qui se manifestait à l'échelle mondiale et de l'ampleur des efforts que cela demandait pour réussir à faire le virage souhaité, le réel changement nécessaire. Plus je me renseignais sur le sujet, plus je me rendais compte que la situation était pire que ce que je m'étais imaginé.

Aussi, je me suis aperçu que je n'osais pas parler de ces questions-là avec mes enfants. J'évitais ce sujet, principalement parce que je craignais leur réaction et que je ne voulais pas leur transmettre mes inquiétudes. Mais je me souviens d'un souper en famille où nous avons finalement abordé cette question avec nos enfants, ma blonde et moi. Je me suis rendu compte que c'était quelque chose de très présent dans leur esprit et qui pesait lourd. À un moment, ma fille nous a dit : « *Je ne sais pas si je vais faire des enfants, je ne sais pas quel avenir je vais avoir* ». Cette phrase m'a frappé en plein cœur. Je me demandais ce que je pouvais dire pour la rassurer, mais les mots ne venaient pas. J'aurais aimé poser un geste et la

réconforter, mais je ne voyais pas comment faire. Comme je suis un auteur dramatique et que mon travail consiste à écrire des histoires, finalement, la seule solution que j'ai pu envisager est celle-ci : écrire une pièce de théâtre qui pourrait témoigner de l'inquiétude de mes enfants face à leur avenir. J'essayais de voir, à mon échelle à moi, comment je pouvais participer à la discussion et au débat.

Après avoir décidé d'écrire sur les changements climatiques, il m'a fallu trouver par quel angle je pouvais aborder la chose. Ma première idée a été de raconter l'histoire d'un jeune politicien qui se retrouve propulsé à la tête d'un parti à la suite d'un scandale sexuel. Je voulais mettre en scène la machine d'un parti politique qui choisit de prendre un jeune idéaliste et d'en faire le nouveau chef, espérant surfer sur son image de jeunesse et profiter de sa popularité pour gagner l'élection, croyant qu'une fois rendu au pouvoir, il serait facile de le manipuler. J'ai commencé à travailler sur cette première idée, mais après une trentaine de pages, j'ai figé. Je n'arrivais plus à faire avancer le récit. Comme ma pièce se passait dans un avenir rapproché, il fallait que j'imagine les catastrophes qui pourraient arriver, et je me suis mis à craindre que ça devienne trop lourd. Je me suis alors demandé comment je pouvais parler de ce sujet, sans accabler les gens, sans être trop déprimant, en essayant de trouver une manière d'insuffler de l'espoir à mon histoire. Je n'avais surtout pas envie de démoraliser les gens. Je pense que pour beaucoup de scientifiques, ce problème se présente au quotidien. Ces hommes et ces femmes, qui savent à quel point la situation est catastrophique, ont envie de faire valoir l'urgence de la situation, mais ils doivent, tout en expliquant la menace, éviter de décourager les gens. Comment peut-on aborder cette situation sans que les gens se disent qu'il est trop tard, qu'on ne peut rien faire et qu'ils baissent les bras?

Comment pousser les gens à l'action plutôt qu'au pessimisme et à l'abandon? Là est la question!

J'étais dans cet état d'esprit au début de l'été 2018, qui fut un été particulièrement chaud. Il y a eu de nombreux cas de décès en France à la suite d'une grande canicule, et d'intenses feux de forêt un peu partout sur la planète. Vers la fin de l'été, au mois d'août, les changements climatiques sont vraiment devenus le sujet de l'heure. Le *New York Times* avait d'ailleurs publié un dossier d'une centaine de pages sur les premiers scientifiques américains à s'être intéressés aux changements climatiques, dans les années 1970 et 1980, et qui ont essayé de sensibiliser le gouvernement américain à cette situation, en espérant que des politiques soient adoptées. On n'était évidemment pas dans l'état d'urgence dans lequel nous sommes plongés aujourd'hui, mais les scientifiques s'accordaient déjà pour dire que si rien n'était fait, ça aurait des répercussions dramatiques trente, quarante ou cinquante ans plus tard. Les politiciens de l'époque ne semblaient vraiment pas très préoccupés par cette idée de réchauffement climatique; c'est ce qui a amené les scientifiques à s'allier à un militant, afin de sensibiliser la Maison-Blanche à ce problème. Pour ceux que ça intéresse, une version augmentée du dossier du *New York Times*, racontant cette histoire, a été publiée quelques mois plus tard et aussi traduite en français sous le titre de *Perdre la Terre*, de Nathaniel Rich (2019).

La lecture de ce dossier a provoqué en moi un déclic. Je me suis dit qu'en me servant de ce contexte historique, je pourrais avoir un certain recul. Je trouvais fascinant de pouvoir raconter quelles ont été nos premières réactions face aux changements climatiques, et d'essayer de comprendre pourquoi on n'a pas été capables de s'y attaquer convenablement, en sachant, surtout, que si on avait pris les choses en main à

ce moment, on n'aurait plus à parler de la crise climatique aujourd'hui. C'est à peine croyable de savoir qu'en 1980, nous connaissions déjà l'ampleur du problème et que nous savions que nous disposions alors d'une fenêtre de quarante ans pour amorcer la transition nécessaire vers un abandon des énergies fossiles. Pourquoi cela ne s'est-il pas fait? C'est la question que Nathaniel Rich pose. Et c'est cette question qui m'a permis de redémarrer le travail sur la pièce que je voulais écrire. Je décidais donc d'abandonner l'idée de raconter une histoire qui se passe dans l'avenir, pour prendre du recul et en faire une pièce historique, débutant à la fin des années 1970. J'allais m'inspirer de certains événements racontés dans le dossier du *New York Times* pour construire mon récit, mais je cherchais encore quel serait le personnage principal de l'histoire que j'allais inventer. Celui qui pourrait porter, par sa quête, l'idée du changement et incarner, aussi, d'une certaine manière, l'inquiétude de mes enfants face à leur avenir.

Pendant le même été, d'autres événements entourant la crise climatiques se produisirent. En août 2018, Greta Thunberg, alors âgée de 15 ans, s'installait devant le Parlement suédois, pour manifester contre l'inaction face aux changements climatiques, ce qui attira l'attention des médias partout sur la planète. Le 28 août 2018, Nicolas Hulot démissionnait en direct à la radio sur France inter. Lui qui occupait le poste de ministre de la Transition écologique et solidaire en France a publiquement admis, lors de l'entretien radiophonique, que son gouvernement n'en faisait pas assez pour lutter contre les changements climatiques. Cet entretien m'avait bouleversé. Je n'avais jamais entendu parler des changements climatiques de manière aussi émotive. J'étais face à la blessure d'un personnage qui avait cru pouvoir changer les choses de l'intérieur et qui,

constatant son échec, sortait de cette expérience profondément troublé et blessé. D'un point de vue dramaturgique, la trajectoire de Nicolas Hulot était une bonne piste pour le personnage que je cherchais encore à définir. En tout cas, il incarnait la charge émotive que je cherchais. C'est ainsi qu'a commencé à apparaître dans mon esprit le personnage de Jarvis. J'avais trouvé la clé pour amorcer l'écriture : j'allais parler de ce que ça peut coûter d'essayer de changer les choses et de devoir porter sur ses épaules le sentiment d'avoir échoué et de s'être fait berner. Je trouvais que cette trajectoire individuelle pouvait témoigner du sentiment collectif que nous éprouvons face aux changements climatiques. Nous sommes nombreux à nous sentir impuissants, tout en continuant à chercher des solutions. C'est ce que j'ai eu envie d'explorer à travers ce personnage.

En octobre 2018, le GIEC publiait un rapport énonçant qu'il allait falloir réduire les émissions de gaz à effet de serre (GES) de 45 % d'ici 2030, par rapport aux émissions de 2010, si on souhaitait éviter un réchauffement planétaire de plus de 1,5 °C, cible à ne pas dépasser selon les scientifiques qui s'intéressent à la question. Une autre bûche se rajoutait dans le foyer de mon sentiment d'urgence... Il n'y avait plus à hésiter, il fallait que je plonge.

En imaginant mon personnage qui allait essayer de changer les choses de l'intérieur, j'ai eu l'idée d'un scientifique, qui serait amené à travailler pour une société pétrolière. Dans les années 1970, comme le raconte Nathaniel Rich, on était au cœur d'une époque de militantisme et de changement où on avait le sentiment que la mobilisation citoyenne pouvait changer les choses. Les sociétés pétrolières, grâce à des études internes, savaient que les émissions de GES provoquaient le réchauffement de la planète. Elles auraient alors envisagé une possible transition, une évolution

de leurs activités par laquelle, éventuellement, la production de pétrole diminuerait graduellement pour laisser place à d'autres sources d'énergie jugées moins polluantes. J'ai donc créé le personnage de Jarvis, un jeune scientifique idéaliste qui est engagé par une société pétrolière qu'il croit être de bonne foi dans sa volonté de réfléchir à son avenir et à l'avenir énergétique de la planète. La pièce évoque ce moment de l'Histoire où il semblait possible de changer les choses. Malheureusement, les choses évoluèrent vers un tout autre dénouement avec l'arrivée des années 1980. Cette période, qui a été marquée par l'arrivée au pouvoir de Ronald Reagan aux États-Unis, représente un changement dramatique avec un essor du capitalisme qui a engendré le règne de la consommation et l'individualisme. C'est comme si, tout d'un coup, le momentum s'était brisé.

Du passé au présent

Je commençais à tisser les fils de l'histoire que j'allais raconter et qui se déroulait dans le passé, mais ce qui m'intéressait aussi, c'était d'arriver à faire un lien avec le présent. J'aimais l'idée de raconter cette histoire de scientifiques qui se mobilisent. Ça rejoignait l'idée qui me préoccupait, c'est-à-dire que je voulais montrer une perspective moins accablante en mettant en scène des personnages qui sont dans l'action et pour qui le problème est nouveau. Le fait que ces personnages découvrent le problème des changements climatiques, et qu'ils calculent qu'ils ont environ quarante ans pour agir, fait en sorte qu'ils n'ont pas l'impression d'être au bord du gouffre. Ça me permettait de mettre en scène des personnages qui sont engagés dans le changement sans être fatalistes, qui croient à leur capacité de résoudre le problème. Je me disais qu'on pouvait puiser une inspiration dans

ces personnages et possiblement être contaminé par leur enthousiasme et leur désir de changer les choses. En fait, mon obsession était de chercher des sources de lumière pour éviter que mon récit se fasse avaler par le côté sombre et potentiellement déprimant du sujet. Je ne sais pas si j'ai réussi, mais c'est toujours une préoccupation quand j'écris, d'essayer de trouver un équilibre entre ce qui est dramatique et ce qui est plus léger.

C'est une des raisons pour laquelle je trouvais important de montrer le personnage de Jarvis dans son quotidien, avec sa conjointe qui attend des jumelles, et de voir comment la vie quotidienne se mêle aux grands enjeux. C'est quelque chose qui me fascine et que j'aime faire dans le théâtre que j'écris, mêler l'intime avec le macro. J'ai toujours eu ce désir de faire un théâtre qui ait une résonance sociale mais qui part d'une histoire intime. J'aime être à la hauteur des personnages, mais en même temps, en toile de fond, je veux qu'il y ait un contexte social dans lequel ces personnages évoluent et qui exerce une pression sur eux. C'est probablement ma première pièce politique, parce que cette fois les enjeux sont vraiment de cet ordre, ce que j'avais un peu effleuré avec *Tu te souviendras de moi*, mais pas de manière aussi frontale.

Je me suis aussi questionné à savoir si j'étais en train d'écrire du théâtre engagé, et ce que cela pouvait signifier de faire du théâtre engagé. Il y a une chose que je n'aime pas en art, c'est quand je sens que l'auteur essaye de nous dire quoi penser, ou de nous culpabiliser, de nous faire la morale. Mon métier, c'est plutôt de raconter des histoires, dans lesquelles sont confrontées des idées et des émotions qui viennent secouer le public. Je trouvais important de mettre en scène les personnages qui sont porteurs de la volonté de changement, mais aussi de donner la parole à ceux qui veulent freiner le changement. Pour

moi, c'est important d'essayer de ne pas en faire des caricatures, d'essayer de comprendre leur point de vue. Donc, au troisième acte, quand il y a la rencontre des scientifiques, qu'ils discutent et que les arguments fusent d'un côté comme de l'autre, c'était important pour moi que ce soit assez équilibré.

J'essaie de comprendre pourquoi la prise de conscience ne nous emmène pas à l'action. C'est pour moi une grande énigme. On est capable de comprendre rationnellement les changements climatiques, on est tous sensibilisé à ce qui se passe, alors comment se fait-il qu'on ne soit pas capables d'aller vers le changement ?

Il y avait des pistes de réponse intéressantes dans le dossier du *New York Times*. Un scientifique disait que l'image des GES ne suscite peut-être pas assez l'urgence et le fait de savoir que ça va se passer dans un avenir éloigné contribue à nous donner l'impression qu'on a beaucoup de temps devant nous. Il y a aussi des détails techniques. Par exemple, lorsqu'on parle d'un réchauffement de 1,5 °C, ce n'est pas un chiffre qui frappe l'imaginaire. On voit mal comment une si petite variation pourrait entraîner des conséquences dramatiques. Mais pourtant, à l'échelle de la planète, cette « petite » variation est tragique. Aussi, on s'habitue aux changements. Comme le réchauffement se fait de façon graduelle, on s'en rend plus ou moins compte et on s'habitue à la nouvelle norme. C'est comme si on se glissait tranquillement dans cette nouvelle réalité et qu'il était très difficile d'atteindre un réel niveau d'urgence, parce que pour ce faire, il faut se projeter dans le futur.

Un geste théâtral pour l'action

C'est un enjeu très complexe et je ne me fais pas de faux espoirs. Je sais très bien que ma

portée est limitée, ce n'est pas une pièce qui va changer le monde, même s'il y a une volonté de s'adresser à mes concitoyens, et une espérance qu'elle puisse provoquer un effet papillon. Je crois qu'il faut essayer de voir comment on peut, chacun de son côté, trouver des façons d'éveiller les consciences. Ce qui m'intéresse dans le théâtre, ce n'est pas uniquement de parler des choses de façon intellectuelle, mais plutôt de les inscrire dans une histoire, d'essayer de jouer avec les émotions... et je pense que c'est important que ce sujet devienne aussi émotif, qu'il ne soit pas qu'intellectuel, mais qu'on puisse se servir de l'émotion que ça suscite pour devenir actifs.

Ce que j'aime aussi du geste théâtral, dans l'acte d'aller au théâtre et de s'asseoir dans une salle avec ses concitoyens, c'est que c'est quelque chose de politique, un geste de société. C'est un geste de rassemblement qui me semble important. Recevoir une œuvre, assis dans une salle, avec ses semblables, devant des acteurs vivants, a un effet beaucoup plus fort que recevoir une œuvre chez soi, devant son écran.

Ce qui fait que l'expérience est plus marquante, à mon sens, c'est le sentiment d'entreprendre tous ensemble un voyage dans un univers précis qui va se déployer sur environ deux heures, des fois plus... C'est-à-dire que pendant un moment déterminé (*Pétrole* est une pièce assez longue qui dure environ deux heures et demie), on voyage en compagnie des personnages, on ne peut pas se sauver, on a le nez dedans et on va au bout d'une histoire qui va émouvoir, bousculer, et qui risque de nous mettre mal à l'aise par moments. Participer à cela en groupe permet de se sentir lié aux autres spectateurs, parce qu'on a vécu la même expérience en même temps, au même moment. Il y a donc quelque chose de précieux dans le théâtre qui aide à la cohésion sociale, qui aide aux rapprochements, qui aide

à la compassion, qui aide à la compréhension des autres et pour moi, c'est quelque chose de nécessaire. Le geste d'écrire cette pièce, ou n'importe quelle autre pièce, implique le désir de communiquer avec les gens et de participer à la création d'un moment où on est ensemble et où on réfléchit ensemble. Mon travail consiste à essayer, à travers une histoire, de mettre en scène des éléments de réflexion à travers des personnages qui incarnent des idées et des positions diverses et contradictoires qui vont ensuite animer le public.

La chose la plus difficile est de trouver comment terminer la pièce. Les fins sont toujours compliquées, mais quand on travaille avec un sujet comme celui-là, c'est encore plus difficile. J'avais envie d'un constat assez lucide, cependant, je ne voulais pas que ce soit démotivant ou déprimant et qu'on sorte abattus du théâtre. Mais en même temps, on n'a pas le parfait contrôle sur l'état dans lequel on laisse le spectateur. Chacun réagit différemment, selon son bagage de vie, sa sensibilité...

Au moment des représentations, je me suis demandé comment la pandémie allait changer notre rapport aux changements climatiques. Allait-on se servir de la pandémie pour réfléchir à nos habitudes de vie? Est-ce qu'on pourrait se servir de ce moment pour amorcer un réel changement dans nos habitudes de vie? Aujourd'hui, force est de constater que le désir de retrouver une certaine normalité a pris le dessus sur bien des résolutions. Il y a encore beaucoup de travail à faire, d'œuvres à écrire... Alors on n'a pas le choix. On se retrouse les manches et on pense à la prochaine histoire à raconter!

Notice biographique :

François Archambault est un dramaturge montréalais. Il propose un théâtre direct et populaire qui interroge notre rapport entre l'intime et le social.

Références :

Archambault, François. 2020. Pétrole. Montréal : Atelier 10.

Rich, Nathaniel. 2019. Perdre la Terre. Une histoire de notre temps. Paris : Seuil.